

vaux qu'on me propose. Tenez, je serais bien heureux si on pouvait m'occuper dans cette ferme ; je n'en bougerais plus.

—Je vous ai également demandé d'où vous veniez, où vous habitiez, où vous avez travaillé, comment vous faites pour vivre... où s'est écoulée votre vie jusqu'en ces derniers temps...

—J'ai cherché partout du travail ; on ne m'en a donné nulle part ; alors j'ai bien été obligé de mendier pour vivre.

—Votre nom ?

—Je n'en ai pas, puisque je suis un enfant abandonné.

—Mais tous les enfants recueillis portent un nom...

Et l'assassin avec un regard farouche, la voix tremblante de colère, car il se voyait peu à peu acculé à l'aveu de tous ses crimes :

—Le mien, c'est Borouille !..

Marie-Thérèse eut un gémissement, cacha de nouveau sa tête dans ses mains et resta immobile sur sa chaise.

On l'eût dite frappée de mort.

Tout d'abord le nom ne surprit pas le magistrat. Il inscrivit sur ses notes la réponse du jeune garçon, comme il avait inscrit les précédentes.

Puis soudain en voyant ce nom écrit, sous ses yeux, il lui semble que cela prend une forme, que cela éclate, resplendit, flamboie, et il répète machinalement :

—Borouille ! Borouille !

Une grosse sueur d'épouvante mouille son front.

Et il se dit, en secouant la tête :

—Non, non, ce n'est pas possible ! Ces choses-là, ça n'arrive pas !

Il demande, machinalement, ne sachant guère ce qu'il dit :

—Comment s'écrit Borouille ?

—Comme ça se prononce.

Le magistrat se tait. Il regarde le vagabond. Ah ! il ne l'admire plus, maintenant, comme un beau type bien complet de bandit, de voleur et d'assassin ! Dans son regard, de l'horreur et de la folie même !

Malgré tout, ce type n'est pas vulgaire. L'allure est faubourienne et détonne avec la distinction du visage.

Et voilà qu'au fur et à mesure qu'il le détaille, il remarque chacun de ses traits et frémit de tout son corps, le cœur soulevé.

Vingt ans ! abandonné à l'Assistance publique ! Le visage du père avec, seules, les modifications apportées par le vice, par le crime. Le nom de Marie-Thérèse !..

Que de preuves !

Et par-dessus tout, le désespoir de la mère, qui connaît le crime et a voulu sauver le coupable ! De la mère, sacrifiée, et cent fois moins coupable que lui ! De la mère, dont les gémissements étouffés redoublent son indicible et mortelle émotion.

Borouille !

Borouille, ce bandit serait son fils ?..

Lui, l'assassin, considère cet homme et cette femme avec surprise.

—Qu'est-ce qu'ils ont donc, à me reluquer ? Ils ne m'ont pas assez vu ?

Et il remarque bien leur trouble et leur pâleur.

Et il remarque aussi l'effarement du magistrat, qui n'ose même plus l'interroger.

—C'est mon nom qui les trouble comme ça ?

Un moment, une fierté dans son cerveau :

—Ils me connaissent. Ils auront entendu parler de moi ?

Il sourit aimablement à Milberg, qui le considère, terrifié.

—Ça lui fait de l'effet, tout de même ! Ce que c'est que de ne pas être le premier venu !

Il fait deux pas, sans savoir, vers le juge.

Et Milberg recule, recule devant lui, recule jusqu'à ce qu'il rencontre Marie-Thérèse.

Alors, Borouille ne comprend pas.

—Mais il a peur de moi !

Et vraiment, à cette heure, c'est lui qui semble être, par son attitude, le juge et le maître de cet homme et de cette femme. Lui seul garde la tête haute. Les deux autres sont honteux devant lui.

Et il ricane, sans savoir.

Et justement parce qu'il a deviné que c'est son nom, prononcé, qui a produit cet effet terrifiant, il le répète :

—Mais oui, ça vous étonne ? Je m'appelle Borouille !..

Milberg se penche à l'oreille de la fermière.

—Marie ?

Elle laisse tomber ses mains, découvrant ses yeux rouges de fièvre.

—Vous le saviez ?

—Je le savais !

—Ainsi... Ainsi... dit le magistrat dont la voix est rauque et qui ne peut achever qu'avec un visible effort, ainsi, c'est lui ?.. C'est lui !..

Elle ne répond même pas. Elle se contente de faire un signe de tête.

Et Milberg, qui essayait de douter, peut-être, Milberg dit seulement :

—Ah ! mon Dieu ! Ah ! mon Dieu ! !

Et un très long silence règne dans la sinistre chambre.

Et les yeux fixes du cadavre semblent s'étonner de tout ce qui se passe et demander qu'on lui fasse justice !

—Sûrement ils ont quelque chose ! murmure Borouille.

Et il s'amuse à redire :

—Monsieur le juge a bien inscrit mon nom avec l'orthographe ? C'est très important... .

Et il rit sans savoir pourquoi.

Lui, le juge, voudrait qu'une catastrophe l'anéantisse. Il désire que la terre s'entr'ouvre pour s'y engloutir !.. Au moins, de cette façon, tout cela n'aura été qu'un mauvais rêve... Est-ce que, vraiment ce n'est pas un cauchemar ? Pourquoi est-on venu le chercher ? Et comment le hasard, l'impitoyable hasard, a-t-il, pour son châtement, ramené là ce garçon, cet assassin, ce Borouille, SON FILS !

Et il repense à l'aventure d'autrefois.

Il avait meurtri le cœur de cette jeune mère. L'égoïsme, la peur du ridicule lui avaient fait abandonner Marie-Thérèse après l'avoir, par une sacrilège comédie, indignement trompée.

Oh ! il avait été bien cruel !..

Marie-Thérèse, tout à l'heure, l'avait menacé de châtement.

Elle ne se trompait pas. La punition était terrible !

Qu'allait-il faire, dans une situation aussi atroce ?

A ce bandit, jamais Marie-Thérèse et Milberg n'avoueraient la vérité ! En se dévouant pour lui, la mère avait été sublime ! Milberg avait rendu ce dévouement inutile.

Mais le devoir impérieux du magistrat n'était-il pas tout tracé ? Il devait continuer à interroger cet homme.

Il devait le livrer aux juges !

Et c'était le livrer à la guillotine... .

Il frissonne. Il essuie avec son mouchoir ses mains moites de sueur.

Et il ne trouve qu'une vague prière, qu'il prononce même sans y penser, s'adressant à une puissance surnaturelle, parce qu'il sent bien que, dans une situation aussi tragique, les hommes ne peuvent rien pour lui !

—Mon Dieu ! Ah ! mon Dieu !

Et tout à coup son épouvante devient plus grande encore lorsqu'il entend Borouille, hypocrite jusqu'au bout, profiter de l'émotion visible du juge et de la fermière pour les apitoyer encore.

Et comment les apitoyer, si ce n'est en retraçant sa vie de solitaire, sa vie d'abandonné ?

On dirait que dans son astucieuse intelligence, il a deviné que ces détails étaient les seuls qui dussent produire leur effet.

—Yoyez-vous, monsieur le juge, dit le misérable d'une voix douceuse, et en baissant les yeux avec humilité, il ne faut pas non plus jeter la pierre aux pauvres gens comme moi. Je n'ai pas eu une vie heureuse, allez. D'abord, je n'ai jamais connu ni mon père, ni ma mère. Je l'ai bien regretté. Ça m'aurait fait tant de plaisir de les connaître.

Et appuyant la main sur sa poitrine :

—Si vous saviez ce qu'il y a d'affection pour eux, malgré tout, dans mon cœur ! J'ai pensé à eux bien souvent. Pourquoi m'ont-ils abandonné ? On ne doit pas laisser, comme ça, les enfants sans secours. On risque de les faire mal élever. Et alors à qui la faute ? Est-ce aux enfants qui ne sont pas responsables ou bien aux parents qui, eux, savaient ce qu'ils faisaient ? Vous, monsieur le juge, vous avez été élevé par une mère qui a pris grand soin de vous. Vous ne pouvez deviner ce que c'est qu'une vie comme la mienne !.. On ne sait même pas, tous les jours, si on va manger le lendemain. Alors des fois, c'est difficile de résister aux tentations. Il y a tant de gens qui ont trop, et tant qui n'ont pas assez ! J'en ai eu des tentations, moi, mais j'y ai résisté. J'ai un fonds d'honnêteté. Et ça m'appartient en propre, parce que personne ne m'a jamais rien enseigné là-dessus.

Et avec un regard en dessous :

—Oui, il faut avoir pitié des pauvres abandonnés. Ils ont une vie trop triste, sans jamais personne autour d'eux pour leur dire qu'on les aime. Quand il y en a qui tombent dans le mal, il ne faut pas les en punir. C'est les parents qu'il faudrait punir plutôt. Voilà, N'est-ce pas que c'est la vérité, ça, monsieur ?

Certes, le procureur de la République, pas plus que Marie-Thérèse, ne se faisaient illusion sur les sentiments de Borouille. Ils savaient qu'ils avaient devant eux un profond et infâme scélérat. C'était avec dégoût, le cœur soulevé, qu'ils l'entendaient essayer de les apitoyer ! Et pourtant chacune de ses paroles les remuait, brulait la blessure saignante de leurs remords.

Oui, oui, c'était vrai tout cela : la vie de ce garçon avait dû être lamentable, sans jamais un sourire, sans jamais la douceur des caresses d'une mère.

C'était vrai, personne ne lui avait fait aimer le bien.

(A suivre.)